

Nouveautés

Numéro 35, octobre 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56475ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1979). Nouveautés. *Québec français*, (35), 8–15.

MANUELS

Éveil à la grammaire

Gérard BOURLIER, Michel BROSCART et Alain THOMAS
Éd. Champlain Ltée, Coll. Frank Marchand, Toronto, 1979, Livre 1, 80 p.; Livre 2, 96 p.

Chaque année, sur le marché abondant de manuel scolaire, s'ajoute un certain nombre de grammaires ou de succédanés. Il faut donc une bonne dose de courage à nos collègues franco-ontariens pour lancer une nouvelle collection à l'intention de la clientèle du primaire.

Les deux premiers livres se distinguent des manuels traditionnels de grammaire d'abord par la présentation visuelle. Les écoliers y retrouveront leurs héros préférés de bandes dessinées en plus d'illustrations vivantes qui accrochent l'œil. Ce rajeunissement iconographique s'accompagne d'un dépoussiérage systématique du lourd contenu traditionnel.

Le livre 1 est orienté vers une prise de conscience de l'énonciation en plus de viser à familiariser l'écolier avec les notions de phrase, groupe nominal, groupe verbal, singulier/pluriel, masculin/féminin et conjugaison. Le livre 2 poursuit les deux mêmes directions en développant davantage les observations de texte. Il y a lieu de souligner la volonté d'introduire une certaine étude de situations de communication.

Cependant, comme tout manuel de ce genre qui se veut un substitut à l'utilisation effective du langage, plusieurs exercices portent à faux et ne peuvent tout au plus développer qu'une compréhension de la consigne. Nous en voulons comme preuve les exercices qui demandent à l'écolier de raccourcir des phrases. Une phrase telle que «En allant à notre chalet, j'ai dîné au restaurant avec mes parents et ma petite sœur Marie» devient «J'ai dîné.» On ne sait trop pourquoi et on devine que l'écolier ne le saura jamais. D'une part, parce qu'il n'a pas le cadre référentiel voulu pour le savoir et que, d'autre part, on peut se demander si de tels exercices contribuent à le lui fournir. De la même façon, on peut se demander si le fait de copier des textes pour ensuite en séparer les phrases d'un trait vertical vise à occuper l'écolier, accélérer sa vitesse d'écriture, consolider l'orthographe des mots ou vise ce que le livre vise, à savoir: bien faire retenir l'instruction verbale donnée en haut de page

et qui dit «Une phrase commence par une lettre majuscule et se termine par un point» (livre 1, p. 10).

On peut débattre sans fin de la pertinence des exercices comme de celle des éléments retenus pour fin d'étude. Si l'on se situe dans la perspective qui veut que des instruments comme celui-ci soient nécessaires au primaire, ces deux livres sont excellents. Si on se situe dans la perspective du programme de français du Québec, ils ne sauraient satisfaire que faiblement au renouvellement souhaité.

[Gilles PRIMEAU]

LINGUISTIQUE

L'usage de la linguistique en classe de français, critiques et perspectives

R. ELUERD

ESF, Paris, 1979, 149 pages. (Tome 2) \$22.40.

Voici un livre dans lequel l'auteur distingue constamment science du langage et enseignement. Chaque chapitre s'organise à partir de questions pertinentes comme «Faut-il faire de la grammaire?», «Est-il possible d'enseigner l'oral?», «Comment travailler avec les niveaux de langue ou les registres?». Pour chaque question, l'auteur rappelle de façon concise les théories linguistiques qui peuvent s'y rattacher et discute du profit qu'il y aurait à en tirer pour la classe. Quand le problème est complexe (ex.: l'exploitation des textes), l'auteur invite le lecteur à pousser lui-même la réflexion à partir d'exemples de ce que donne l'application de différentes théories et à partir de suggestions d'articles et de volumes-clés. Certains reprocheront à l'auteur de ne pas toujours trancher les problèmes et de nous les laisser. C'est là une attitude réaliste due à la complexité même de l'enseignement de la langue maternelle. Êtes-vous en mal de savoir s'il faut enseigner la grammaire traditionnelle, distributive, générative, etc.? Êtes-vous en mal de savoir s'il faut étudier les textes à partir des points de vue de Jakobson, de Harris, de Ducrot, etc.? Voici la réponse d'Eluerd: «Il s'agit d'emprunter aux modèles linguistiques (...) leurs méthodes et non pas (...) de développer dans les classes leurs présupposés théoriques, leur argumentation, leur formalisme». Un

dernier aspect intéressant du volume: le ton et la structure. En adoptant le ton de la discussion, l'auteur provoque la réflexion: la lecture est dynamique. En traitant différents problèmes à partir de questions concrètes, l'auteur permet au lecteur d'ouvrir le livre au chapitre qui l'intéresse: on peut le manipuler comme on manipule une revue, une bonne revue.

[Jean-Guy MILOT]

Pour comprendre les lectures nouvelles

Linguistique et pratiques textuelles

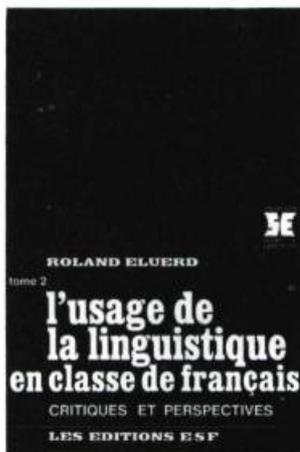
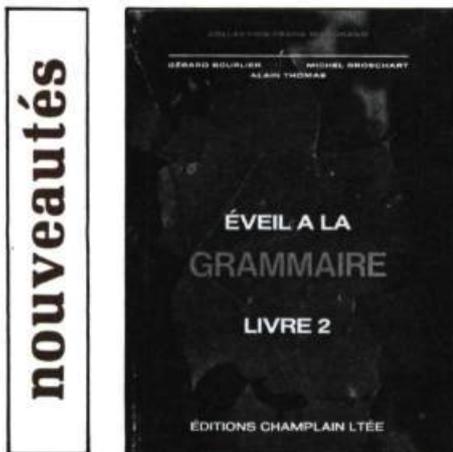
André FOSSION et Jean-Paul LAURENT
Éd. Duculot, Gembloux, Série Formation continuée, 1978, 120 p.

L'introduction annonce qu'il sera question du texte dans cet ouvrage. Le texte est défini par la suite comme «un système de signifiants où, par son travail, l'homme construit des significations.» Or, pour construire, l'homme a besoin d'outils. Cet ouvrage s'applique à fournir des outils «nouveaux» au lecteur qui voudrait renouveler sa façon de lire.

Dans les premiers chapitres, le texte est présenté comme un système de signes. L'analyse tente de faire voir les diverses corrélations fonctionnelles entre les divers éléments du texte. Cette partie s'inspire de l'école saussurienne.

Les chapitres suivants offrent une excellente synthèse des travaux de Benveniste, Dubois, Jakobson et Austin sur l'énonciation. Il s'agit ici de percevoir les traces de l'énonciation dans le discours: les marques de l'émetteur et du récepteur, les rapports que chacun entretient avec leur énoncé et les rapports qu'ils entretiennent entre eux. Ces chapitres proposent une série de questions à poser au texte en vue d'en saisir les traces de l'énonciation. Tout en illustrant divers aspects de l'énonciation, ils offrent à l'élève de nouveaux outils qui peuvent lui permettre de s'appropriier le texte.

La troisième partie, plus aride, propose une réflexion sur la dimension sociale du texte. Tout phénomène de langage est considéré comme une pratique culturelle au sein d'une société. Les auteurs proposent un modèle de fonctionnement social du langage puis analysent les rapports existant entre la réalité et le discours et entre la société et le



discours. Cette partie se termine par une réflexion sur la question idéologique. Ces quelques pages, très denses, ont le mérite de permettre à l'enseignant d'amorcer une réflexion sur les assises théoriques qui devraient sous-tendre sa pratique.

La dernière partie de l'ouvrage redéfinit le concept de lecture-écriture et pose la question de la place de l'exercice de lecture dans la pratique scolaire.

Il est à noter que l'ouvrage mène en parallèle réflexion théorique et remarques didactiques. Si l'on ajoute à cela l'imposante bibliographie qui accompagne chacun des sujets abordés, on peut affirmer que cet ouvrage fournira à l'enseignant une excellente synthèse des pratiques nouvelles issues des courants linguistiques contemporains.

[James ROUSSELLE]

Qu'est-ce que la langue?

Jacques LECLERC

Préface de Gilles BIBEAU

Mondia, Éditeurs, Laval, 1979, 172 p.

Le développement des départements de linguistique dans nos universités depuis une quinzaine d'années témoigne de l'importance de cette discipline au Québec. Le monde de l'enseignement s'est enrichi d'une importante génération de professeurs de français sensibilisés à la perspective linguistique. De nombreuses approches didactiques s'en inspirent couramment. Pourtant l'édition québécoise n'a pas tellement manifesté de vigueur en ce domaine. Problème d'édition, problème d'auteurs? Si l'on fait exception des articles de revues et des ouvrages spécialisés, très peu disponibles au grand public, il n'y a vraiment pas de quoi faire son beurre.

C'est pourquoi l'ouvrage de Jacques Leclerc m'a paru si intéressant. Pour la première fois un enseignant d'expérience (l'auteur est professeur de français au Cégep Bois-de-Boulogne) décide de faire une synthèse des éléments de la linguistique susceptibles de mieux faire comprendre la nature, les composantes, l'évolution des langues en général comme celle du français au Québec. Il m'a toujours semblé qu'un des rôles du professeur de français au collégial pourrait être de faire œuvre de vulgarisateur (du latin *vulgus*: le public) dans la mesure où il a la formation du spécialiste et le métier de

communicateur. Et c'est ce que vient de réussir Jacques Leclerc.

Du spécialiste, l'auteur a la connaissance du registre que couvre sa discipline, des grands auteurs qui en sont les assises, des publications récentes, comme des connaissances méthodologiques propres au travail intellectuel. Du pédagogue, il a le désir de la présentation méthodique, le souci de la formulation claire et de la concision, le refus du vocabulaire ésotérique comme des simplifications abusives, la fréquence de l'exemple, les pauses sous forme d'illustrations éclairantes.

Mais Jacques Leclerc va encore plus loin que la simple synthèse. Plus loin aussi que la présentation didactique: il réussit à transmettre le fruit de son expérience personnelle d'observateur attentif du phénomène linguistique.

Un ouvrage nécessaire pour le sujet dont il traite comme pour le chemin qu'il trace au moment où l'enseignement du français au collégial va sortir de ses ornières.

[Pierre BOISSONNAULT]

Recherches sur l'acquisition de l'orthographe

En collaboration

Université du Québec à Montréal, Vol. 1, 1979, 102 pages.

Sous la direction de monsieur Roland Pelchat, un groupe de chercheurs de l'Université du Québec à Montréal et de l'Université d'Aix-en-Provence a travaillé à la dynamique que sous-tend l'acte d'écrire chez les enfants du primaire. Cette plaquette illustre clairement comment l'enfant se donne une grammaire qui tient souvent compte de certaines lois jamais explicitées par les manuels ou enseignées en classe (ex.: l'exclusion de la graphie *é* pour traduire la conjonction *et*). Le texte décrit également l'évolution de l'apprentissage d'un élève quant à certains cas d'orthographe ou encore son comportement orthographique selon certains contextes verbaux. Tous les textes et les résultats de tests illustrent l'importance de ce qui est dit dans les deux paragraphes de la conclusion: examiner et expliquer les bonnes et les mauvaises réponses des enfants, «c'est considérer l'enfant comme le meilleur informateur possible quant aux interventions qu'il faut lui prodiguer...» Pour obtenir un exemplaire,

s'adresser au Département de linguistique, Université du Québec à Montréal, C.P. 8888, Succursale A, Montréal.

[Jean-Guy MILOT]

ROMANS

Le violoneux

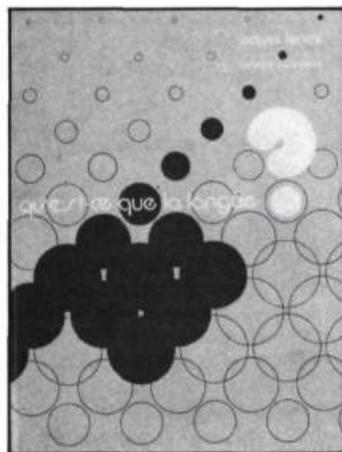
Yvon PARÉ

CLF/Pierre Tisseyre, Montréal, 1979, 203 p. (\$5.95)

J'ai eu le coup de foudre en lisant le deuxième roman d'Yvon Paré, *Le violoneux*. Commencé, selon l'inscription finale, tout de suite après *Anna-Belle*, en 1971, il a été achevé six ans plus tard. On sent que l'auteur l'a particulièrement soigné: la richesse absolument inouïe du vocabulaire, entre autres des verbes (avis aux professeurs — et aux lecteurs — à la recherche de mouvement, d'action, de précision...), une imagerie variée qui attire l'œil, l'imagination et la sensibilité, des dons descriptifs inégalables, voilà quelques-unes des qualités sur lesquelles s'appuie un récit captivant, éclatant de sève et de vie, d'amour et d'amitié, de musique et de danse, mais aussi de travail et de peine, de froid et de mort, de mystère et d'inconnu.

Cet homme taciturne et renfermé, qui arrive à Saint-Inutile (inutile d'épiloguer sur le nom...), s'y installe comme violoneux et comme cultivateur. Il est doué de tous les talents, manifeste toutes les adresses possibles et fait treize enfants à sa femme Anita. Les douze Philippe ne laissent pas présager un Philippe numéro treize aussi étrange, tellement étrange que c'est une fille. Geneviève-Marie naît le jour même où se suicide le violoneux, qui n'en peut plus de lutter contre la vie. Suprêmement douée, elle voudra «revivre le cheminement intellectuel du violoneux, replonger dans ses méditations, ses réflexions, ses pensées et surtout, surtout digérer le tout, en faire sa chair, son sang...» Quand elle estimera avoir percé les secrets de son père, elle se lancera à son tour dans la vie.

Qu'admirer le plus dans ce roman? On n'a que l'embaras du choix. Après le vocabulaire, les images, les descriptions, l'intrigue habilement nouée et dénouée, il faut goûter l'atmosphère savoureusement rendue d'un petit village, de ses cancans, de ses préjugés,



nouveautés

de ses luttes, de ses espoirs, de sa vitalité. Si le rire et la joie éclatent sur les visages, souvent aussi l'émotion et ses sanglots étranglent le cœur et la gorge. Cependant, l'enthousiasme de la vie l'emporte. Lisez ce roman. Vous serez émerveillés.

[Gilles DORION]

King Wellington

Daniel GAGNON
Pierre Tisseyre, Montréal, 1978, 171 p.

Le troisième roman de Daniel Gagnon, *King Wellington*, tout en reflétant la manière du *Surtout à cause des viandes. Recettes de bonheur*, publié en 1972, marque une évolution sensible de l'auteur sur le plan thématique.

Dans son premier roman, l'auteur cherche délibérément à choquer. Rappelons, à titre d'exemple, l'association constante de la viande et de la chair, du coït et de la boucherie, dans un univers déshumanisé, qui n'est pas sans rappeler celui d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel*. Roman de l'instinct et de l'instant, *Surtout à cause des viandes* est cruel, cynique et antisocial.

King Wellington, qui fait suite à *Loulou*, apparaît, au contraire, comme une quête de l'homme et de l'amour. L'axe King-Wellington, qui est à Sherbrooke ce que le coin Saint-Denis-Sainte-Catherine est à Montréal, vit de la vie intense de cinq jeunes chômeurs, «drop-out» qui, dans leur misère, édifient quelque chose qui ressemble à une vague solidarité humaine.

Au-delà d'une critique sociale parfois violente, le roman est en quête, à travers Mireille, d'une rencontre entre des êtres qui n'arrivent pas à se rejoindre totalement. Malgré les désillusions répétées, Mireille s'entête à croire en l'amour.

À travers Johanne Bélanger, Marthe Bisson et Lyne Blais, Mireille repère les visages de l'amour, à l'aide desquels il compose son propre visage. Peu importe que Mireille soit homme ou femme, il n'est vraiment que par les autres, humain parmi les humains, dans une charité proche de l'espérance.

King Wellington se déroule au rythme d'une écriture nerveuse, concrète, imagée, où alternent un lyrisme sincère et un réalisme impitoyable, la douceur succédant à la violence. Cette violence qui ravageait *Surtout à cause des viandes*, cette douceur nouvelle qui éclaire l'univers de *King Wellington*. Un roman à lire, un auteur à suivre.

[Maurice ARGUIN]

L'Emprise

Gaétan BRULOTTE
Éditions de l'Homme, Montréal, 1979, 207 p.

Premier prix Robert Cliche, destiné, selon le vœu des organisateurs du Salon du Livre de Québec, à encourager la relève du roman québécois, *L'Emprise* nous fait assister aux différentes étapes de l'écriture du roman dans le roman. D'abord l'écrivain, un certain Charles Block, se met à la poursuite de son personnage; il l'épie quotidiennement, le photographie, se livre à des recherches en bibliothèque pour mieux comprendre son comportement étrange, interroge même des connaissances de son personnage, bref, il apprend à connaître Paul Barnes, qu'il surnomme le Léopard mais qu'il aurait tout aussi bien pu surnommer l'Homme à la valise. Dans la deuxième étape, le personnage devient le double du romancier: comme lui, il écrit un roman — il le transporte dans une valise — et il semble bien que le héros soit Block lui-même, «un être bizarre qu'il a repéré dans le quartier et qui serait une sorte de fou ou d'illuminé». Block prend panique quand il se rend compte que l'autre, qui est aussi lui, l'épie à son tour. Il décide alors de l'agresser, démontrant par là son extrême faiblesse. Cependant, tout indique qu'il finira lui aussi comme son double, dans un hôpital psychiatrique.

Voilà la trame du roman, voilà l'«emprise» que décrit Gaétan Brulotte avec beaucoup de talent. Son roman est bien structuré et agréablement écrit, dans une langue toutefois un peu trop recherchée parfois. L'auteur, qui est professeur de littérature, a de bonnes lectures. Il faudra suivre son cheminement.

[Aurélien BOIVIN]

Repère

Joseph BONENFANT
L'arbre HMH, Montréal, 1979, 166 p.

Le caractère autobiographique des principaux éléments qui constituent le premier «roman» de Joseph Bonenfant, *Repère*, ne fait pas de doute (le meurtre excepté!). Le narrateur-auteur entend faire le point sur sa vie, «remettre en ordre les lambeaux épars de son existence». Toutefois, si l'on est fasciné par la variété de ses observations, par la multiplicité des regards posés sur une infinité de sujets, on reste médusé devant les bouillonnements, en apparence désordonnés,

de sa réflexion disparate. Il faut bien admettre cependant que cet «inventaire du monde» où le narrateur «souple vers la consanguinité universelle», même s'il admet parfois des pirouettes fantaisistes, des hors-d'œuvre insolites et quelques morceaux de bravoure, trouve en quelque sorte son ordonnance dans les âges de sa vie (retour à la mère et au père), dans une relecture des Écritures saintes et de l'Antiquité et dans une analyse, souvent rapide mais pertinente, de l'actualité nationale et internationale.

L'affabulation, très ténue, du roman ne leurre personne. Bonenfant lui-même avoue: «Subversion du roman et du journal intime (ô anamnèses autobiographiques!).» S'il appuie son récit sur l'obsession du sang, s'il fait allusion à Freud, c'est surtout pour prendre une distance certaine à l'égard de la psychanalyse. Malgré quelques impertinences teintées d'agressivité, cet essai-récit mérite une lecture attentive tant à cause des sujets abordés que par la qualité de son écriture.

[Gilles DORION]

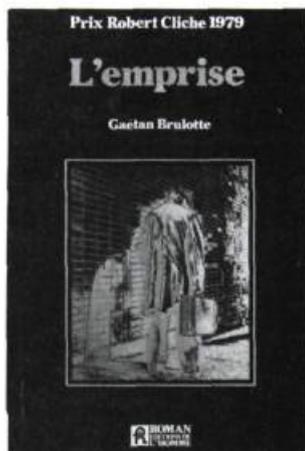
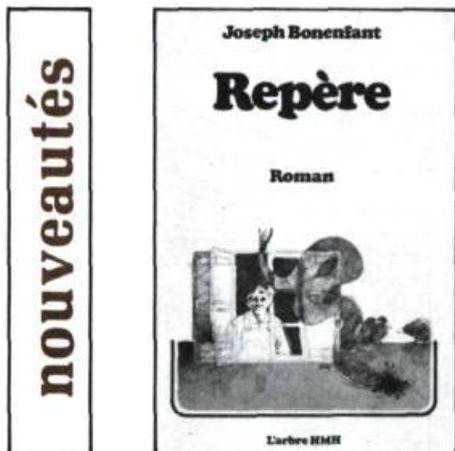
Lueur, roman archéologique

Madeleine GAGNON
VLB éditeur, Montréal, 1979, 165 [7] p.

Dix ans après *Les morts-vivants* voici *Lueur, roman archéologique* de Madeleine Gagnon. Entre les deux, une demi-douzaine d'ouvrages de toutes sortes où la poésie a quand même la plus large part.

Son dernier roman est une aventure de l'écriture qui s'apparente à celle du nouveau roman. Sans histoire et sans personnage, il n'a pour espace que le mot et pour temps sa propre chronologie, celle d'une écriture qui se découvre dans l'interrogation des mots que n'ont pas encore été nommés, qui n'ont pas encore de significations arrêtées. «Mots hiéroglyphes», comme le note l'auteur. Ce qui rend plus explicite la nature même de son roman qu'elle qualifie d'«archéologique». Car elle n'écrit «que pour raconter les temps et les espaces entre les riens, les lieux entre les trous, instants entre ces vides néants d'où l'on aurait bien pu ne jamais revenir et n'en jamais parler» (p. 71). Elle ajoute, plus loin: «Je n'invente rien. Je ne crée pas de personnages de fiction. Ça n'est pas non plus du jeu ni de la représentation. J'écris. Ça n'est ni le degré zéro ni le point oméga» (p. 153).

Bien des lecteurs seront désemparés par les exigences d'une telle démarche qui n'offre



aucun support traditionnel et qui trouve sa joie et sa raison d'être en elle-même. Il faut une bonne dose de patience pour se rendre au bout d'un récit qui n'en est pas un, d'une fiction qui ne peut prendre forme que dans les lieux inconnus entre les riens et les vides. Ce n'est sans doute pas le degré zéro ni le point oméga, mais existe-t-il un entre-deux en littérature ?

Le livre est agrémenté des magnifiques photographies, pétroglyphes algonquins, de Gilles Tassé, et un excellent travail d'édition. [Maurice ÉMOND]

Une ombre derrière le cœur, roman-pluriel

Camille BILODEAU
Quinze, Montréal, 1979, 209 p.

Une ombre derrière le cœur, c'est l'histoire d'une famille québécoise telle que racontée par ses membres: le grand-père Rodrigue, son fils Jean-Marc, Louise, la femme de Jean-Marc et leurs trois enfants, Suzanne, Martin et Jérôme. Chacun narre à sa façon le départ de Saint-Thomas-de-l'Avenir, l'arrivée à Montréal et les liens qui les unissent ou les séparent. Tout cela donne une suite de soixante chapitres au souffle court, au style inégal et aux nombreuses interventions d'un narrateur un peu bavard qui affiche parfois un humour trop facile: «On s'en fout, commente l'auteur (p. 22).» — «À part nous, amis lecteurs, personne ne semble avoir remarqué la fêlure du disque (p. 124).» — «Du reste, l'auteur de ce livre ne l'admettrait pas, qui a toujours vu à ce que ses personnages aient une conduite dont il n'ait pas à rougir (p. 87).»

Pourtant l'ensemble ne manque pas de charme ni de talent et il y a de fort belles pages, surtout dans la dernière moitié du livre. Sur la page couverture, l'éditeur nous incite à lire ce roman en l'apparentant à ceux d'Hubert Aquin: «Un peu en veilleuse depuis Aquin, la nouvelle littérature québécoise y puisera de nouvelles raisons d'espérer.» La comparaison est à la fois injuste, pour les deux auteurs, et trompeuse. Il faudra attendre le prochain roman de Camille Bilodeau, une fresque politique, sociale et culturelle d'environ mille pages, pour mesurer le talent véritable de ce jeune écrivain.

[Maurice ÉMOND]

Les difficiles lettres d'amour

Jacques GARNEAU
Quinze, Montréal, 1979, 144 p.

Jacques Garneau vient de publier un très beau roman, *Les difficiles lettres d'amour*. Son écriture n'est pas un jeu, ni une facile évasion dans le rêve. C'est au contraire un geste essentiel qui ramène l'être éparpillé au centre de lui-même. «J'écris pour venir au monde (p. 21)», dit l'auteur au début de son roman. Un tel cheminement exige une fidélité constante, un dépouillement total, une immense tendresse. Son aventure est en même temps une métamorphose de l'être et de l'écriture, vie et forme étant inséparablement liées, se découvrant simultanément dans cette quête courageuse de l'être et du mot.

Devant un tel roman, sans intrigue proprement dite, hors des frontières habituelles du temps, du lieu et du personnage, il faut rester ouvert à l'éclatement d'une écriture, faire appel à tous les regards et à tous les sens. Nous n'assistons pas en étranger à la réconciliation de l'homme avec la femme et l'enfant qu'il porte en lui. L'auteur fait plus que nous convoquer au rendez-vous. Nous sommes tantôt cet homme, cette femme ou cet enfant. Nous nous découvrons en même temps que lui, nous renaissions avec lui, nous habitons ensemble le lieu des recommencements et des amours.

Jacques Garneau est un écrivain qui s'affirme de plus en plus, qui prend en charge avec courage notre dépossession et nous propose un pays habitable par le cri de révolte, de tendresse et d'amour.

[Maurice ÉMOND]

Marie-Ange ou Augustine

Marielle BROWN-DÉSAY
Parti Pris, Montréal, 1979, 140 p.

L'action se déroule à Chicoutimi, de septembre 1909 à juin 1910. Pour aider ses parents à joindre les deux bouts, Marie-Ange Simard, originaire du Bassin, quartier défavorisé de la ville, s'engage comme servante chez les Dubuc, une riche famille bourgeoise qui exploite une pulperie alors florissante. Pour plaire à sa patronne, elle doit sacrifier non seulement sa liberté mais aussi son prénom: elle s'appellera désormais Augustine

chez les riches et devra travailler du matin au soir pour un maigre salaire, tout comme les ouvriers exploités de l'usine que les patrons tiennent en otage, avec l'appui du clergé, pour augmenter leur capital. La jeune fille est forcée de partager son temps entre sa famille et son employeur, après la mort de sa mère, car, comme le lui fait remarquer Madame, «dans sa condition d'ouvriers», ce serait «un peu sans dessein de refuser le travail qui se présente». Comme Florentine, dans *Bonheur d'occasion*, Marie-Ange ou Augustine est opprimée dans son travail et dans sa chair. Maurice, son amoureux, la viole, devant la photographie de la mère décédée. Scène qui rappelle celle où Florentine se donne à Jean Lèvesque devant l'image de la Vierge. Toutefois, contrairement à l'héroïne de Gabrielle Roy, Marie-Ange ou Augustine ne se sait pas exploitée et n'aspire pas à changer de classe sociale. Elle suivra les traces de sa mère.

[Aurélien BOIVIN]

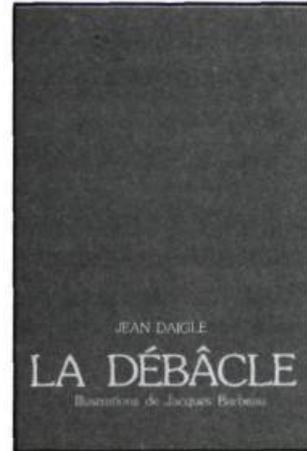
THÉÂTRE

La Débâcle

Jean DAIGLE
Noroît, Saint-Lambert, 1979, 84 p.

Plusieurs se rappelleront le premier drame de Jean Daigle, *Coup de sang* (Noroît, 1978), présenté l'an dernier à la télévision d'État. Sa deuxième pièce, un autre drame qui se déroule à la campagne, à Saint-Édouard de Lotbinière, emprunte son sujet à *Phèdre* de Racine: une belle-mère amoureuse de son fils. Le jeune homme, Paul-André, est toutefois promis à Gabrielle qu'il aime et refuse catégoriquement les propositions «malhonnêtes» de Rachel, sa belle-mère. Au deuxième acte, en l'absence du fils, Rachel, insultée, raconte à son nouveau mari que Paul-André a voulu la violer. Quand le fils revient à la maison, tard en soirée, Albert, le père, veut s'expliquer avec celui qui l'a bafoué. Le fils proteste, expose sa propre version des faits mais ne parvient pas à convaincre son père qui le chasse et le déshérite. Le lendemain, — et c'est le troisième acte, — Paul-André, ivre, revient à la maison en cachette et fait des propositions à sa belle-mère qui accepte. Au moment où elle est prête à succomber, Paul-André la

nouveautés



démasque: la menaçant d'un couteau, il attend le retour de son père qui, en raison de la débâcle, ne pourra jamais se rendre au village. Il découvre alors la tricherie de sa femme. Dans un geste de désespoir, il se suicide.

Créée au Théâtre du Rideau vert en mars 1979, *la Débâcle* est un drame humain qui dévoile d'une façon fort révélatrice la véritable mentalité québécoise des années 1930. Pas celle que tente de nous révéler une certaine idéologie officielle. La langue est celle que se plaisaient à parler nos campagnards: riche et imagée.

[Aurélien BOIVIN]

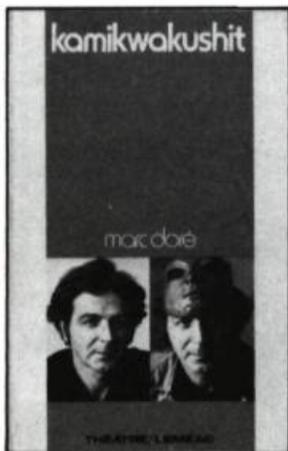
Kamikwakushit

Marc DORÉ

Leméac, Montréal, 1979, 132 p.

Adapté d'un conte montagnais du même nom, *Kamikwakushit*, dont le titre signifie «celui qui est rouge», a été joué par les étudiants du Conservatoire d'Art dramatique de Québec à l'automne 1977. Loin d'être inutile, ce renseignement et les notes de mise en scène permettent de voir qu'il est possible, par un jeu de masques et de costumes, de faire interpréter les vingt-huit personnages de la pièce par huit comédiens.

Kamikwakushit est l'histoire d'un jeune Indien qui accepte la couleur de sa peau et qui refuse de jouer au Blanc en se fardant le visage de farine comme le font ses deux demi-frères, Damien et Thaddée, pour courtiser les filles le dimanche. Ce faisant, il s'attire le mépris de tous ceux qui renient leurs origines, ethniques ou sociales, attirés par le vernis d'une haute société à laquelle ils aspirent mais, qui, en retour, les condamne à rester au bas de l'échelle sociale pour avoir rejeté leur identité propre. Phénomène assez étonnant que ce respect des riches pour les Indiens authentiques qui se conclut par le mariage de Kamikwakushit et de la belle Minnie, fille du gérant de la Hudson Bay Company! Il ne faut pas croire pour autant que la fidélité de l'Indien ne lui soit qu'avantage. *Kamikwakushit*, c'est aussi celui qui a faim parce que le Blanc a acheté ses rivières et ses forêts et qui doit se contenter de galettes alors qu'il est habitué au gibier; c'est celui que sa femme rebaptise Johnny en essayant de lui enseigner les bonnes manières.



Tirée d'un conte merveilleux de simplicité, la pièce de Marc Doré ne se veut pourtant pas l'analyse vaste et complexe d'un problème. Elle se contente d'illustrer, d'une façon drôle et parfois amère, l'extinction d'un peuple et les avantages qu'il trouverait à résister.

[Lucie ROBERT]

ANTHOLOGIES

Anthologie de textes littéraires acadiens (1606-1975)

Marguerite MAILLET, Gérard LEBLANC, Bernard ÉMONT

Editions d'Acadie, 1979, 643 p.

Un beau livre dans sa tenue et son contenu, qui parle et qui touche les francophones les plus voisins d'Acadie, les Québécois que nous sommes. Les trois responsables, grâce au travail de plusieurs collaborateurs, redonnent aujourd'hui des textes d'avant la dispersion (1606-1755), des textes de la Nuit (1755-1880) — la longue nuit —, des textes de l'Acadie de l'Histoire et du discours (1880-1930), des textes d'expansion (1930-1960) et des textes de l'Acadie moderne (1960-1975). De Lescarbot à Duguay, Chiasson et Leblanc. Un livre remarquable qui devrait rentrer dans toutes les bibliothèques du Québec. Un livre qui permet à chacun d'entrer en histoire et en littérature d'Acadie. «Navire fantôme je suis remonté à la surface des fleuves(...) Et j'ai lancé la foule aux paroles d'avenir» (Raymond Leblanc). Un livre qui permettra à l'école québécoise d'ouvrir sa porte sur la chaude parole d'un peuple si fraternel.

[André GAULIN]

Le Québec par ses textes littéraires (1534-1976)

Michel LE BEL et Jean-Marcel PAQUETTE

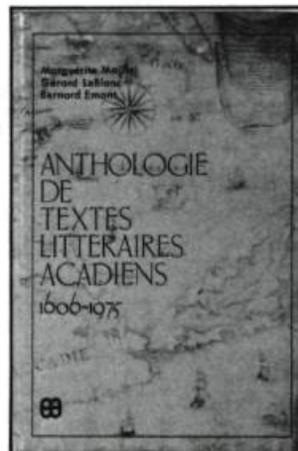
France-Québec/Fernand Nathan, Montréal, 1979, 387 p.

Suffit-il que les deux compilateurs Michel Le Bel et Jean-Marcel Paquette aient servi un «avertissement» au lecteur pour que celui-ci se déclare satisfait des textes retenus pour cette anthologie intitulée *Le Québec par ses*

textes littéraires (1534-1976)? Présomptueux serait-on de le croire! Et pourtant, voilà un choix de textes «littéraires» (au fait, qu'est-ce qu'un texte littéraire?) bien réussi. Leur présentation et leur choix obéissent à un souci didactique évident. De même, la répartition de la matière selon les grandes époques politiques, si elle est un peu facile, ne déroutera personne. L'articulation, certes, aurait pu en être plus raffinée, mais l'éventail du public recherché l'interdisait sans doute. On pourrait, comme à la lecture de toute anthologie, ergoter sur certaines absences (par exemple Louis Dantin, Jules Fournier, André Langevin...; au fait, un index onomastique n'aurait-il pas été utile pour la consultation?), mais nous avons été prévenus: «Tous les auteurs n'y figurent pas nécessairement [...] Il arrive même qu'un texte d'un auteur figurant ici ne soit pas non plus le plus représentatif de l'ensemble de son œuvre. C'est qu'un axe principal ordonnait de lui-même le choix des textes: l'émergence et l'évolution d'une communauté historique et culturelle à travers certains événements qui la forment et une certaine permanence qui la fonde.»

Exception faite de la couverture où les éditeurs (et le maquettiste) se sont complus dans une représentation stéréotypée, traditionnelle et dépassée de la réalité québécoise, les illustrations sont bien choisies, sauf au chapitre V: on s'est contenté encore de vieux poncifs: des vieux qui tuent le temps, une «galerie» délabrée, des escaliers de Montréal, des rues escarpées de la haute-ville de Québec...

Mais ne nous arrêtons pas trop à ces erreurs d'optique, ni à quelques fautes «grosses comme des hannetons», comme dirait l'autre! (Un seul exemple: Albert Laberge n'est pas le pseudonyme d'Adrien Clamer. C'est l'inverse qu'il aurait fallu écrire). Il convient plutôt de souligner l'«environnement» particulièrement bien pensé des textes: un plan synoptique net, une «introduction» à la fois succincte et claire pour chaque chapitre, une notice biobibliographique sobre, des notes marginales indispensables, une bibliographie sommaire en fin de chapitre et, surtout, des «documents» historiques intelligemment sélectionnés et heureusement répartis au gré des besoins. Cette anthologie n'a pas la prétention scientifique de celle, volumineuse, qui est en cours de publication sous la direction de Gilles Marcotte, mais son abord



aisé lui attirera sans doute un public lecteur nombreux et varié.

[Gilles DORION]

POÉSIE

À découvrir

Fernand OUELLETTE
les Éditions parallèles, Québec, 1979, 40 p.

Ouellette n'est plus à présenter. C'est toujours le poète qui interroge la nuit, le silence et le Monde comme dirait Grandbois. Un très beau livre d'une maison d'éditions qui fait sa marque.

[André GAULIN]

Poésie

Revue trimestrielle
des poètes du Québec
Vol. 18 et 19.

La revue *Poésie* a fait peau neuve sous la gouverne de son directeur Jean-Noël Pontbriand de même que la Société des poètes canadiens-français qu'ont fondée Alphonse Désilets et ses amis et qu'a longtemps dirigée Reine Malouin est devenue la Société des poètes du Québec. Plus que jamais, *Poésie* est une forge du mot: on y réfléchit à la fois sur l'écriture poétique, on y livre aussi des textes qui ont mérité l'accord du comité de lecture. Une autre revue avec laquelle il faut dorénavant compter.

[André GAULIN]

En écoutant la sève

Marcel COLIN
Éditions Mille Roches, Saint-Jean, 1979,
104 p.

Les poèmes simples, vifs, sentis, de Marcel Colin, comme ceux d'Albert Ferland jadis, sont tout imprégnés de la présence des arbres. Ils disent la fidélité à la terre-mère et le retour à la nature qui oriente toujours l'homme. Plusieurs d'entre eux seront accessibles dans les classes où l'on initie à la poésie.

[André GAULIN]

Matins

Richard HOULE
les Éditions Fenêtres ouvertes, Saint-Cyrille
de Wendover, 1979, 63 p.

C'est une poésie fort ingénue que celle de Richard Houle. Y coule la grâce d'être en vie, de partager la lumière et tous ses crépuscules. Un poète qui cherche la difficile harmonie avec ce monde et qui explore surtout la face lumineuse de la terre.

[André GAULIN]

Fragments

Guy MÉNARD
Hurtubise/HMH, Montréal, 1979, 148 p.

C'est un recueil très dense que celui des *Fragments*. Lyriques, musicaux sont les poèmes qui se rattachent par groupes à des fragments d'Héraclite, d'Empédocle, d'Anaxagore. Comme la vie émietée dans le charnier du temps, les textes restent des instantanés pour la mémoire et nourriture pour le souvenir. Poésie discrète, touchante, où tout, malgré tout, chante.

[André GAULIN]

ESSAIS

Le fossé des générations

Margaret MEAD
Denoël/Gonthier, 1979, 185 p.

L'humanité tout entière vit à notre époque un phénomène sans précédent, une rupture brutale avec la génération des années 50 et celle de ses parents. L'envergure du phénomène dépasse largement ce qu'il était convenu de désigner sous l'expression « fossé des générations » et méritait qu'une anthropologue expérimentée s'attache à en cerner les caractéristiques. Pour Margaret Mead, nous sommes passés brusquement d'une culture *postfigurative*, basée sur la capacité des jeunes à reproduire les modèles que leur proposaient leurs aînés, à une culture *cofigurative* au sein de laquelle les jeunes se basent sur leurs pairs plutôt que sur leurs parents pour développer des comportements et des valeurs. Ce livre, dont M. Mead a révisé la deuxième édition un an avant sa mort, constitue d'abord une profession de foi en l'avenir, un avenir qu'il faut envisager sur la

base d'un dialogue entre les adultes et les jeunes à l'intérieur d'une nouvelle culture qui serait *préfigurative*. Le dernier chapitre est un plaidoyer en faveur de « la diversité comme sauvegarde » et invite à la reconnaissance et à la pleine acceptation de tous les groupes et de toutes les cultures.

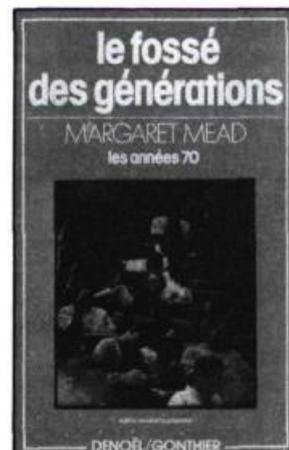
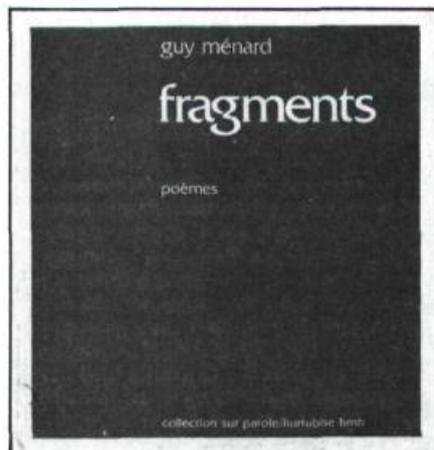
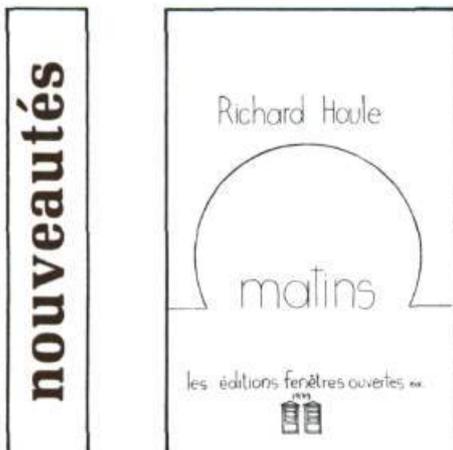
[Christian VANDENDORPE]

Claude Gauvreau,
poète et mythocrate
Jacques MARCHAND

Montréal, VLB éditeur, 1979, 443 p.

Le discours universitaire a récupéré l'œuvre de Claude Gauvreau comme en fait foi la récente publication de Jacques Marchand. Cet essai fort volumineux, enrichi d'une bibliographie luxuriante, agrémenté d'une quantité appréciable de photographies et relevant d'une rare érudition et d'une rigueur que l'on se plaît à nommer scientifique, retrace et démonte tous les enchevêtrements qui ont servi à mystifier les écrits et le personnage de Gauvreau, lui-même ayant contribué à cette « mythocratie ». Par son recours à l'histoire littéraire, tant française que québécoise, et, qui plus est, aux écrits théoriques du dernier poète maudit, réunis en une vaste correspondance qui sommeille toujours chez l'éditeur, Marchand dépeint dans une première partie l'itinéraire intellectuel entièrement débroussaillé du seul écrivain signataire de *Refus global*. Par contre, les deux autres sections du volume, et plus particulièrement les chapitres où l'auteur tente de « lire » les *Œuvres créatrices*, sont les plus discutables car l'on y sent un analyste plutôt mal à l'aise, empêtré dans des démonstrations simplistes et portant des jugements très catégoriques en associant la majorité des textes de Gauvreau à un automatisme suranné devenu pur académisme. L'auteur privilégiant le seul aspect de la forme au détriment du contenu, peut-être une grille d'analyse eût-elle été préférable à cette étude axiologique. En dépit de ces remarques, cet essai constitue la première véritable tentative pour situer et évaluer l'*Œuvre créatrice* de Claude Gauvreau dans l'environnement intellectuel qui l'a vu naître. À cet égard, toute recherche sérieuse portant sur la poésie québécoise d'après-guerre devra y référer.

[Roger CHAMBERLAND]



La liberté en friche

La démocratie ingouvernable

Pierre VALLIÈRES

Éd. Québec-Amérique, Montréal, 1979, 228 p. et 232 p.

La liberté en friche reprend les textes que Pierre Vallières a fait paraître entre 1962 et 1965 dans les revues *Cité libre* et *Révolution québécoise*. Malgré le temps écoulé, ces textes tiennent toujours par la passion de liberté et de justice qui les sous-tend, par leur force pamphlétaire et leur exigence d'engagement.

Dans *La démocratie ingouvernable*, Vallières dénonce le nouvel ordre économique et politique en cours d'élaboration au sein de la Commission trilatérale. Cet organisme transnational, fondé par David Rockefeller en 1973, regroupe près de 250 membres, en majorité des dirigeants de multinationales mais aussi des hommes d'état qui participent à ses travaux en tant que « citoyens privés. » Parmi ceux-ci on trouve des personnages aussi haut placés que Jimmy Carter, Zbigniew Brzezinski, Raymond Barre, Henry Kissinger, Andrew Young, Mitchell Sharp, Jean-Luc Pépin, etc. Ce groupe étudie activement les moyens d'appliquer les techniques du *management* à l'échelle planétaire, notamment par l'unification des sociétés industrielles, la disparition des barrières douanières et la rationalisation des investissements matériels et humains. Dans ce grand projet de relance du capitalisme, Vallières traque les déclarations inquiétantes, les affirmations cyniques et met en lumière les perspectives fascistes qu'elles recèlent. L'ouvrage semble un peu brouillon, sans plan rigoureux, mais il est écrit avec fougue et sous un pressant sentiment d'urgence.

[Christian VANDENDORPE]

Un pays baroque

Pierre TROTTIER

La Presse, Montréal, 1979, 138 p.

Pour ceux qui ne connaîtraient pas Pierre Trottier, pourtant l'auteur de nombreux livres, il faut conseiller fortement la lecture de ce *Pays baroque*. L'auteur de *Mon Babel*, ambassadeur et voyageur, avec tout le recul nécessaire, nous parle de ce pays baroque, le Canada, constamment remis en question par

une minorité majoritaire ! L'auteur a bien soin de situer son essai selon des coordonnées contemporaines, où l'homme est partout en quête de lui-même. Un livre sérieux qui sait prendre souvent le chemin de l'humour qui est propre à l'auteur sur une question chaude à souhait.

[André GAULIN]

Histoire du mouvement ouvrier au Québec (1825-1976)

CSN-CEQ, 1979, 235 p. (\$5.00)

Ce livre, produit en co-édition par deux grandes centrales syndicales, veut mettre à jour l'histoire trop peu connue des luttes ouvrières au Québec. La période considérée, qui débute avec la révolution industrielle, est divisée en sept chapitres qui font chaque fois le point sur la situation économique et politique, le développement du mouvement syndical et l'action politique ouvrière. Depuis la grève des ouvriers du canal de Beauharnois (1843) jusqu'à la grève du Front Commun (1972), l'ouvrage évoque les grandes luttes ouvrières et leurs enjeux : réduction des heures de travail, augmentation des salaires, salaire minimum décent, indexation, santé et sécurité au travail, protection de l'emploi, etc. Aux manifestations et aux grèves répondent les tactiques de répression policière, les amendes, les lois spéciales, les emprisonnements, les injonctions, les mises à pied.

Cet ouvrage clair, bien documenté et abondamment illustré intéressera non seulement les militants mais toute personne qui veut mieux comprendre les origines de la situation syndicale actuelle. On peut se le procurer directement à la CEQ.

[Christian VANDENDORPE]

Et cette Amérique chante en québécois

Bruno ROY

Leméac, Montréal, 1978, 295 p.

L'auteur a déjà écrit *Panorama de la chanson au Québec* en 1977. Cet essai va pourtant plus loin en essayant d'associer poétique et politique. La chanson serait vue, selon l'expression de Pauline Julien, comme « la mémoire même du peuple ». Ainsi envisagée, la chanson devient autant un besoin de l'homme que son expression dynamique. Elle ne fait pas partie de la culture

comme pièce de musée, elle la fonde, elle l'habite, elle démarque son feu et lieu, elle fait durer. Autant dire que chanter devient vivre. On ne sait plus, comme pour le théâtre, où commence la chanson, où finit la vie. L'une est dans l'autre.

L'essai de Bruno Roy montre d'abord que la chanson est langage (elle parle pour parler), qu'elle est de plus en plus langage d'un collectif d'hommes et de femmes. Héritée souvent d'un haut passé, la chanson québécoise a pris à nouveau racine et costume en terre d'Amérique. Partie souvent du monde de la tradition, elle a aussi fini par prendre le costume urbain de la modernité. C'est pourquoi, la chanson n'est pas un accessoire de la vie, mais la vie même qui se dit, s'implante, s'identifie. La chanson québécoise a été grande pédagogue d'un peuple qui s'est inventé et grande ambassadrice de ce peuple dans le dialogue des cultures.

L'essai de Roy sera éminemment utile aux professeurs qui veulent accéder au littéraire par le biais de la chanson. Elle n'est pas, cette chanson, hors littérature, elle en est une forme populaire, forte et envoûtante. Le livre servira d'autant mieux qu'il comporte des index utiles. On peut regretter toutefois que le texte cité ne soit pas toujours bien départagé de celui qui le cite : de même, il manque souvent des références pour celui qui voudrait davantage aller aux sources de l'auteur. Mais, il faut féliciter celui-ci de nous donner un livre de lecture agréable en même temps qu'un instrument pédagogique valable : ce qui permet de rejoindre deux publics qui ne cherchent pas forcément la même finalité.

[André GAULIN]

Bulletin de la FIPF

nos 18-19 (1979), 332 p.

Préparé par Lucette Chambard, May Collet et notre collaborateur Gilles Dorion, ce volumineux numéro contient les actes du 4^e congrès mondial de la Fédération internationale des professeurs de français tenu à Bruxelles et à Louvain-la-Neuve, du 27 août au 1^{er} septembre 1978, sous le thème « Apprendre le français : permanences et mutations ». On peut se procurer ce numéro moyennant la somme de 25F. en s'adressant au Secrétariat de la FIPF, Centre international d'Études pédagogiques, 1, avenue Léon-Journault, 92310-Sèvres, France.

[Aurélien BOIVIN]

